

Arthur SCHOPENHAUER
LES DEUX PROBLEMES FONDAMENTAUX DE L'ETHIQUE
La liberté de la volonté (1838) – Le fondement de la morale (1839)
Traduit de l'allemand et annoté par Christian Sommer
Folio Essais, Gallimard, Paris, 2009

Deux mémoires, rédigés à l'occasion de concours proposés par des Académies de philosophie, sont là réunis. Je ne dirais pas que cet ensemble, enrichi des notes éclairantes de Christian Sommer, soit d'une lecture facile.

La question de la liberté et de la volonté est abordée d'abord, puis la possibilité de fonder rationnellement la morale. Le premier mémoire fut récompensé d'un premier prix, le second, quoique seul texte soumis au jury ne fût pas honoré. Et mal en a pris à l'Académie du Danemark d'avoir considéré que, non seulement le sujet n'avait pas été vraiment traité, mais qu'en plus « *plusieurs des plus éminents philosophes modernes sont mentionnés avec une telle inconvenance qu'on pourrait s'en offenser à juste titre et gravement* »... Louanges donc pour les membres de l'Académie de Suède (qui ont eu l'intelligence de lui donner un premier prix) et ironie critique pour les autres qui sont allés rejoindre les « *éminents philosophes modernes* » !... Ce sont sans doute les passages les plus surprenants, loin de nos habitudes universitaires d'aujourd'hui qui évitent les attaques *ad hominem* et qui préfèrent plutôt ignorer ceux avec lesquels elles ne sont pas d'accord. Autres temps, autres stratégies.

Mais SCHOPENHAUER est cohérent avec sa thèse : on est ce qu'on est ! En effet, dans le premier texte, il s'attache à démontrer qu'il n'y a pas de possibilité de libre arbitre, puisque tous nos comportements sont au croisement inéluctable de notre nature, immuable, et d'évènements fortuits (ce qu'il appelle les « motifs »), occasions de se révéler pour notre caractère. Il se montre ainsi partisan d'un déterministe pur et dur. Cette idée ne lui est pas propre, et il le (dé)montre avec force citations latines, grecques, allemandes, anglaises et références aux textes sacrés de l'Inde, toutes heureusement traduites.

Bien sûr, il reste à expliquer pourquoi nous avons pourtant l'impression d'être libres, d'autant que si nous ne sommes responsables ni de ce que nous sommes ni de ce qui nous mène à réagir, il n'y a plus de raison de condamner qui que ce soit. Sans liberté de la personne, il n'y a plus de responsabilité. Exit punitions et justice. Il faut donc trouver un moyen de rétablir l'idée de liberté. Mais comment faire ? Heureusement, il y a l'Inde et la réincarnation. Argument que je trouve un peu faible : on choisit ce qu'on est avant de l'être. Une fois l'être décidé, tout se déroule implacablement : on naît bon ou méchant, assassin potentiel ou saint en puissance. Les circonstances feront le reste. Pour notre philosophe, la liberté est dans l'essence de l'être, supposée choisie donc, et non dans les phénomènes qui l'actualisent. Il n'y a que les crétins qui attribuent la liberté à l'individu et la volonté à l'être. En réalité, c'est l'inverse : la liberté est dans l'être, et la volonté dans l'individu (qui ne peut que se soumettre à l'être).

Qui suis-je pour mettre en question cette vision, à laquelle participent tant de scientifiques, déterministes de tout poil, analyseurs des causes causantes, sociologues, psychologues, qui considèrent ironiquement la liberté comme une « illusion » ? Pourtant, il me semble manquer, dans tous les arguments de SCHOPENHAUER, une réflexion assez simple : *le temps*, pour nous *irréversible*, rend *impossible de prouver* autant la liberté que son absence puisque nous n'aurons jamais l'occasion de faire autre chose que ce que nous avons fait. L'expérience transforme nos choix possibles, et elle sera donc alors considérée comme une nouvelle détermination. Mais il en est de la liberté comme de Dieu, on ne peut pas plus prouver son existence que son inexistence. Il s'agit d'une croyance. Avec, comme pour toute croyance, des indices, des expériences, des ressentis, mais aucune preuve *rationnelle* possible. Seulement un pari à prendre disait Pascal. Croyance et connaissance ne sont pas du même ordre.

D'autant que la liberté n'est peut-être pas l'absence de contraintes (déterminantes). Et si, au contraire, elle était cette qualité subjective qui émerge de la multiplicité infinie de ces contraintes ? Elle ne s'oppose pas aux déterminismes, elle se nourrit de leur nombre et de leurs contradictions.

Autant SCHOPENHAUER a admiré et encensé KANT dans son premier mémoire, autant il s'y oppose, avec violence même, sur la question de l'éthique, refusant le concept d'impératif catégorique, qu'il considère comme une théologie déguisée, donc un argument non rationnel.

Pour lui, une fois posé l'être comme immuable, varié dans ses expressions mais incapable de changer, il devient délicat de fonder la morale (l'éthique puisque les deux mots sont considérés équivalents, comme encore trop souvent aujourd'hui). On sent SCHOPENHAUER embarrassé par la question. Assuré d'avoir vraiment démontré l'absence de libre arbitre, mais décidé à trouver un fondement rationnel à l'éthique, il va donc lui falloir inventer une représentation qui reporte sur l'être le fondement de la morale. Comme la prémisse « la liberté supposerait l'absence de contraintes déterminantes » qui crée la difficulté de penser la liberté, il pose que « l'égoïsme interdit à un acte d'être vraiment moral ». Il y aurait trois forces primordiales dans tout être, en proportions variées : l'égoïsme, la méchanceté et la compassion. Seule la compassion, qui considère l'autre comme un soi, mais sans pour autant s'y confondre, peut fonder la vertu morale. Et cette dernière s'exprime selon deux voies : la voie rationnelle (plutôt celle des hommes nous dit-il), celle du sens de la justice, et la voie intuitive, sensible (plutôt celle des femmes insiste-t-il), celle de la philanthropie.

Si SCHOPENHAUER exprime alors une vision très genrée, conforme aux stéréotypes d'alors, rationalité masculine/ intuition féminine¹, il est très en avance (le texte a plus d'un siècle et demi) dans ses pages traitant de la compassion pour les animaux, quand il s'indigne de la manière dont on les traite, et dont on les sépare radicalement de nous, les humains. Ainsi, il affirme : « *le principe moral que j'ai établi s'avère authentique parce qu'il protège aussi les ANIMAUX, dont les autres systèmes européens de morale ne s'occupent qu'avec une négligence hautement irresponsable. Cette présomption que les animaux sont dépourvus de droits, cette illusion que notre conduite à leur égard n'a aucune signification morale ou, comme il est dit dans la langue de cette morale, qu'il n'y a pas de devoirs envers les animaux : voilà autant de marques de la grossièreté révoltante et barbare de l'Occident.* » (p 378)

Ou encore, p 384, « *Toutefois, en Europe aussi l'intérêt pour les droits des animaux s'éveille de plus en plus à mesure que s'évanouissent et disparaissent peu à peu les concepts étranges d'un monde animal existant exclusivement pour notre utilité et notre divertissement, et suite auxquels on traite les animaux comme de simples choses.* » et page 381, « *Il faut vraiment être anesthésié de part en part, et complètement chloroformé par le foetor Judaicus, pour ne pas reconnaître que l'homme et l'animal sont essentiellement et principalement identiques, et que ce qui les différencie se trouve non pas dans l'élément premier.../... mais dans l'élément secondaire, dans l'intellect, dans la faculté de connaissance abstraite, appelée RAISON.../... en revanche, les similitudes spécifiques entre l'homme et l'animal, aussi bien psychiques que physiques, sont incomparablement plus importantes.* »

Mais revenons à la question du fondement de la morale. En choisissant de déduire les comportements moraux de la compassion, il n'a fait que reculer ce qui reste, de son avis même, un mystère : « *ce qui jusqu'ici a servi de principe explicatif devient maintenant notre problème, à savoir cette naturelle et irréductible compassion en chaque homme.* » (p 413)

¹ Ainsi, il écrit, p 347, « On éclate de rire à l'idée de voir des femmes exercer le métier de juge ; à l'inverse, les sœurs de charité dépassent assurément les frères de charité »...

Si, tout au long de son écrit, SCHOPENHAUER ne fait pas de différence conceptuelle entre éthique et morale, il s'en approche pourtant lorsqu'il affirme (page 367) : « *A vrai dire, l'éthique est la plus facile des sciences ; ce qui n'est guère étonnant, car chacun doit la construire lui-même, et doit déduire, à partir du principe suprême qui s'enracine dans son cœur, la règle s'appliquant à chaque cas qui peut se présenter* ». Il reconnaît là, de fait, me semble-t-il, que l'éthique est affaire personnelle, individuelle, singulière, et la différenciation d'avec les « principes suprêmes », rappelés à la même page, « *le fondement dont procède le principe : Omnes, quantum potest, juva (aide tout le monde, autant que tu le peux).../... et « Neminem laede (ne lèse personne).* », qui, eux, relèvent de ce qu'il est convenu d'appeler la morale.

Toute la philosophie rationnelle exclut la contradiction. Elle ne considère comme valable que l'enchaînement logique de propositions qui se déduisent les unes des autres, triant toujours entre vrai et faux, rejetant le faux, gardant le vrai, s'éloignant ainsi, à chacun de ses « progrès », de la vie. En effet, le contradictoire, ce que j'appelle le paradoxal existentiel, n'est pas éliminable. Et SCHOPENHAUER le sent bien : « *A toute époque, la pauvre vérité a eu à rougir de son caractère paradoxal ; alors qu'elle n'y est pour rien.* » (p 425) cette « pauvre vérité » humaine, en effet, n'est faite que de besoins, désirs, idéaux, etc. contradictoires.

Nombreuses sont les notations qui retiennent l'attention, et qui résonnent avec des choses bien postérieures pour le lecteur d'aujourd'hui. Ainsi, cette phrase si proche des théories gestaltistes, et qui même rapproche les mécanisme du rêve et les phénomènes de projection : « *Si, dans le rêve, nous sommes contenus dans toutes les personnes qui nous apparaissent, il en va de même l'état de veille – bien qu'il ne soit pas aussi aisé de s'en apercevoir.* » (p 422). Ou encore, ce passage qui pourrait être le point de départ d'une vision plus développementale de la personne : « *Nous ne voyons que vers l'extérieur, l'intérieur est sombre. Par conséquent, la connaissance que nous avons de nous-mêmes n'est ni complète ni exhaustive, mais bien au contraire fort superficielle, et eu égard à la partie majeure, voire principale, nous sommes pour nous-mêmes des inconnus et des énigmes.* » (p 416). En effet, nous ne prenons conscience, et connaissance, de nous-mêmes que d'abord, et continuellement, de l'extérieur. Aucun nourrisson ne se connaît. Il se découvre à travers le miroir de son environnement qui lui donne et les mots et les choses qui lui serviront à se définir. C'est, dans la plupart des théories philosophiques ce qui manque : une vision de l'homme en construction, se découvrant dans les relations qu'il noue, et qui le nouent. C'est bien cette vision d'une identité-processus de l'approche systémique qui nous invite à repenser tous nos concepts figés dans l'essence de l'être. Moins d'essence, et plus d'idées. Davantage de sens, contenu dans les relations et leur renouvellement incessant et non définitivement rattaché à une supposée « essence » que jamais personne n'a vue.